

Les Ancêtres d'Alexandre DUMAS

Alexandre Dumas porte le nom de sa grand-mère de race noire, mais en ligne masculine il descend des Davy de la Pailleterie.

On peut lire dans certaines biographies que cette famille est originaire de Champagne. Ce n'est pas exact. Cette erreur vient de ce qu'au XVII^e siècle un membre de cette famille a quitté le pays de Caux, berceau de ses ancêtres, pour épouser une héritière possédant des terres dans la partie de la Brie relevant administrativement de la Champagne. Ce mariage donna naissance à une branche distincte de celle d'où descendent les Dumas.

En réalité, les Davy qui, au XVI^e siècle, ajouteront à leur patronyme celui de leur principal fief de la Pailleterie, sont des Normands de vieille souche. Cette famille a vécu au moins quatre siècles sur les mêmes lieux du pays de Caux, à Bielleville, ancienne commune devenue aujourd'hui hameau rattaché à Rouville, à huit kilomètres de Bolbec.

C'est au cours de la guerre de Cent Ans que les aïeux de Dumas sortent de l'obscurité. L'achat de quelques terres sous Charles VI et Charles VII leur ouvrira la voie pour sortir de la roture. En 1470, Olivier Davy, héritier de ces fractions de fiefs, estime que ceux-ci appartiennent à la famille depuis assez de générations pour qu'il puisse s'agréger à la noblesse. Il refuse d'être taxé comme roturier. Poursuivi par le fisc et ayant fait appel, le jugement le décharge de la taxe et le reconnaît de « noble extraction ». Cette noblesse est confirmée vingt ans plus tard en faveur de Thomas Davy à l'occasion de la « recherche de la noblesse », nom d'une enquête générale faite dans le royaume. Sur le rôle des fiefs et arrière-fiefs du pays de Caux de 1503, ce même Thomas Davy est qualifié d'écuyer. Puis, nous arrivons à la génération suivante avec un second Olivier, écuyer, seigneur de Renneville, époux de Marguerite de Mainbeville. De ce couple est issu un fils Pierre qui prend le titre de seigneur de la Pailleterie. En plus de l'apparition de ce titre, nous arrivons à un autre point capital de l'histoire de cette famille : c'est, en 1570, le mariage de Pierre Davy avec une veuve riche et de plus haut rang, Anne de Pardieu. La vie de cette femme fut bien remplie, non seulement parce qu'elle eut successivement trois maris, mais surtout parce qu'elle fit construire de ses propres deniers le château où les ancêtres d'Alexandre Dumas habitèrent depuis l'époque d'Henri IV jusqu'aux approches de 1789. Il faut croire que le site de la Pailleterie lui plaisait. En effet, c'est 26 ans après la mort de Pierre Davy et bien que s'étant remariée qu'elle fit bâtir la belle résidence que nous pouvons encore voir aujourd'hui à Bielleville, sur le territoire de la

commune de Rouville. Au fronton de ce manoir seigneurial, on peut lire :

Dame Anne de Pardieu
Qui a fait bâtir ce lieu
Par la grâce de Dieu
L'an de grâce 1602.

Le manoir forme un grand corps de bâtiment aux quatre angles duquel s'élancent des tourelles carrées. Un haut soubassement supporte deux étages. La construction est en briques avec les fenêtres encadrées de pierres blanches dans le style bien connu de la place des Vosges, à Paris. Le tout est couvert par de hautes toitures d'ardoises dans lesquelles s'ouvrent les lucarnes des mansardes.

A 800 mètres de là s'élève la petite église de Bielleville, dont les parties les plus anciennes datent du XII^e siècle. Sur ses murs intérieurs, on voit encore des traces de la litre, ce bandeau de peinture noire qui rappelle que des Davy de la Pailleterie, seigneurs patrons de Bielleville, sont inhumés ici. On aperçoit aussi des vestiges du blason de cette famille, que les héraldistes décrivent comme étant :

« d'azur à 3 aigles d'or, 2 et 1 soutenant un anneau d'argent en cœur. »

Du mariage de Pierre Davy et d'Anne de Pardieu était né un fils, Charles, écuyer de la petite écurie du roi, qui épousa Marthe de Bréville, l'année même de l'achèvement du manoir.

Ce Charles eut deux fils :

L'un, porteur du même prénom Charles, reste sur le domaine familial ; l'autre, Jacques, se marie en Brie champenoise. C'est lui que certains considèrent à tort comme ancêtre des Dumas. C'est la lignée issue de son frère Charles, fidèle à la terre normande, qui conduit directement aux Dumas.

Nous pensons qu'il est intéressant de dire quelques mots de de la branche dite de Champagne et de Paris parce que c'est elle qui, la première, a utilisé le fameux titre de marquis qu'Alexandre Dumas revendiquait pour son grand-père, bien que la terre de la Pailleterie n'ait jamais été érigée en marquisat par le roi. Comme dit le vieil adage nobiliaire, c'est le marquisat qui fait le marquis, et non pas le contraire.

La lignée de Champagne produisit, entre autres, un inspecteur général des galères, deux femmes passionnées qui furent en désaccord violent, l'une avec son mari, l'autre avec sa supérieure, et, par contraste, on trouve un homme paisible prénommé Anne-Pierre, ce qui montre, entre parenthèses, combien était vivace dans la

famille le souvenir d'Anne de Pardieu et de son mari Pierre. Ce personnage, qui vécut de 1648 à 1725, fut le premier à se faire ou à se laisser appeler marquis, soit parce qu'il était un peu envieux du haut rang de son frère cadet, le marin, soit parce qu'il fréquentait la petite cour du duc et de la duchesse du Maine, au château de Sceaux. Pourtant, cet homme tranquille, jugé inoffensif par ses contemporains, lorsqu'il fut devenu veuf, choisit sa seconde femme dans une famille protestante, notoirement connue comme telle et, de ce fait, surveillée par les autorités. Ayant été banni, le père de cette femme était devenu un des médecins de Guillaume d'Orange, le grand ennemi de Louis XIV. Ce couple eut plusieurs enfants. En 1708, nous lisons à la date du 25 octobre sur le registre de l'église Saint-Sulpice, de Paris : « Baptême de Suzanne-Gabrielle, née le 21 dudit. Fille de M^{re} Anne-Pierre Davy de la Pailletterie, chevalier, marquis dudit lieu et de Dame Suzanne de Montginot.

Ainsi, le titre de marquis apparaît pour la première fois dans les documents qui nous sont parvenus.

Deux ans plus tard, le fils aîné de ce couple est reçu, à quinze ans page de la petite écurie du roi, après avoir fourni ses preuves de noblesse sur cinq générations. Mais, dans ces preuves, le titre de marquis ne figure pas. Le jeune homme, François-Anne, deviendra officier et perdra sa mère en 1751. Comme elle est protestante, elle doit être enterrée dans son jardin et non pas au cimetière catholique. Dans la requête pour obtenir cette inhumation spéciale ; François-Anne n'a pas le titre de marquis. Par contre, ce titre figure trois ans plus tard dans un acte notarié.

On voit donc que c'est un titre de courtoisie qui ne s'emploie qu'à l'occasion et non pas un titre authentique dû à une terre érigée en marquisat.

La lignée masculine de la branche dite de Champagne s'éteignit avec ce François-Anne.

Nous revenons donc aux ascendants de Dumas qui continuaient de vivre en Normandie et nous verrons bientôt comment quelqu'un de cette branche, fidèle au manoir ancestral, releva le titre de marquis et s'en servit beaucoup plus que les autres.

Si nous consultons les registres paroissiaux de Bielleville, nous voyons le décès en 1708 de François Davy de la Pailletterie, seigneur et patron de Bielleville, âgé de 74 ans.

Son fils aîné, qui ouvre la série des cinq Alexandre, se marie avec Jeanne Pautre de Dominon.

De ce couple sont issus trois garçons viables. Tout d'abord, Alexandre-Antoine, le grand-père de notre célèbre romancier. Mais

la suite des générations a failli se terminer avec cette naissance et il s'en est fallu de peu que nous ne lisions jamais les Trois Mousquetaires ! En effet, en venant au monde, Alexandre-Antoine était un bébé bien fragile. Le texte de l'acte de baptême dit qu'il fut ondoyé à la maison dès sa naissance à cause de péril de mort. Ceci se passa le 26 février 1714. Puis, un second garçon, prénommé Charles Anne-Edouard naquit le 27 juillet 1716. Enfin le dernier : Louis-François-Thérèse vint au monde le 27 mai 1718.

A 17 ans, ce garçon opte pour la carrière militaire et servira toute sa vie dans l'artillerie. Pour commencer, il est nommé officier pointeur, c'est-à-dire sous-lieutenant et participe aussitôt à la campagne d'Italie en 1735. (C'est la guerre dite de succession de Pologne). Il monte régulièrement en grade et termine sa carrière comme colonel. Il meurt le 18 décembre 1773, trois mois après avoir pris sa retraite. Ses états de service montrent qu'il fut un soldat valeureux ; ils mentionnent : 9 campagnes - 19 sièges - 6 batailles - 4 blessures. Tout ceci récompensé par la croix de chevalier de Saint-Louis.

Marié à Anne du Cestre, il n'a pas eu de descendant.

Le second frère, Charles, poussé par l'ambition de faire fortune, choisit une toute autre voie. C'est la prospérité de Saint-Domingue qui le fascine. Il sait que beaucoup de nobles vont là-bas pour redorer leur blason. Mais il est prudent et avisé. Vers 17 ans, il s'engage dans l'armée pour rejoindre les troupes de Saint-Domingue. Ainsi il n'aura rien à déboursier pour faire la traversée et pourra observer à bon compte le monde des intrigants et des spéculateurs qui se presse dans l'île. A 22 ans, tirant les leçons de ce qu'il a vu, il quitte l'armée pour se marier avec l'héritière d'un riche propriétaire, Marie-Anne Tuffé. Qu'importe si elle est roturière. Le voilà lancé. Maintenant il va brasser des affaires, aussi bien à Saint-Domingue qu'en France. De plus, il se fait marquis, titre devenu libre du fait de l'extinction en ligne masculine de la branche dite de Champagne. En 1764, un grand événement familial flatte son orgueil : sa fille, petite créole de 23 ans, épouse le comte de Maulde, marquis de la Bussière. Cette famille de Maulde où entre cette jeune fille, cousine germaine du futur général Dumas, est de noblesse d'un rang supérieur à celui des de la Pailleterie. Ceci permet d'obtenir une faveur : celle de la signature du contrat de mariage par toute la famille royale. La signature du roi se trouve donc au bas d'un document où Charles Davy est qualifié de marquis de la Pailleterie. La vanité de celui-ci est comblée.

Sept ans plus tard, en mai 1771, Charles se rend pour la dernière fois à Saint-Domingue, laissant sa famille en France.

Après un séjour de deux ans, il se prépare à revenir auprès des siens lorsqu'il est terrassé par la maladie et meurt à Fort-Dauphin le 7 juillet 1773.

Il nous reste maintenant à parler du troisième garçon, Alexandre-Antoine, frère aîné de Charles et de Louis, et grand-père d'Alexandre Dumas.

Contrairement à ses frères, nous savons peu de choses d'Alexandre-Antoine. On sait qu'il fut un temps gentilhomme de la chambre du prince de Conti, et aussi commissaire extraordinaire d'artillerie, c'est-à-dire simple lieutenant. Il aurait pris part au siège de Philipsbourg, à l'âge de 20 ans. Mais, à part ceci et pendant de nombreuses années c'est l'inconnu. Un rapport d'enquête administrative de 1760 constate qu'il est absent de Normandie depuis 18 à 20 ans et qu'on ignore où il habite, ce qu'il fait, s'il est marié ou non. Le fonctionnaire conclut : « Le bruit court qu'il est à l'étranger ; mais, c'est un mystère ».

En fait, Alexandre-Antoine était, lui aussi, parti pour Saint-Domingue. Mais il n'y fait pas fortune comme son frère. C'était un caractère faible, se laissant manœuvrer par des hommes d'affaires peu scrupuleux qui l'entraînent sans doute sur des chemins douteux, à tel point qu'il lui arrive d'utiliser un nom d'emprunt. Il s'installe au bout de la presqu'île du sud de l'île, près de la petite ville de Jérémie, très loin de la résidence de son frère. C'est une propriété située au flanc de la montagne, d'où dévale un ruisseau qui donne son nom au lieu-dit : la Guinaudée. Alexandre vit avec une noire, Cécette Dumas, dont il a des enfants et qui, en 1762, donne le jour à Thomas-Alexandre, le futur général Dumas, père du romancier.

Environ dix-huit ans s'étant écoulés depuis cette naissance, sa compagne noire étant morte, des cyclones ayant ravagé sa propriété, et l'âge venant (il est maintenant dans la soixantaine), Alexandre-Antoine décide de rentrer en France. Son fils aîné l'accompagne dans le voyage ; mais les autres enfants restent dans l'île, ils avaient été vendus. « J'avais un père dénaturé » constatera amèrement plus tard le général Dumas.

Arrivé en France, Alexandre-Antoine s'installe à Saint-Germain-en-Laye. De son côté, le fils, qui ne s'accorde pas avec son père, ne tarde pas à loger seul à Paris, ainsi que nous l'indique un billet rédigé vers 1783. Sur ce papier, Thomas-Alexandre est appelé : M. Dumas-Davy, fils du marquis de la Pailleterie, ancien commissaire d'artillerie. Le nom de la mère est mentionné avant celui du père, et, d'autre part, le titre de marquis réapparaît. Ainsi, le frère aîné l'a repris du frère cadet, à l'inverse de la règle. Cependant, le titre ne figure pas dans le contrat de mariage de février 1786 constatant l'union d'Alexandre-Antoine avec sa gouvernante, Marie Retou. Comme il avait cédé autrefois ses droits sur le château de Normandie Alexandre-Antoine est mentionné dans le contrat de mariage simplement comme :

« chevalier, ci-devant seigneur et patron de Bielleville, Renneville, Maru, Beausoleil et autres lieux. »

La lune de miel sera courte. Quatre mois plus tard, le 15 juin 1786, Alexandre-Antoine meurt.

Treize jours avant le décès de son père, Thomas-Alexandre s'était engagé dans le régiment des dragons de la Reine qui tenait alors garnison à Verdun (et non pas à Laon comme l'écrivent quelques-uns).

C'est seulement en 1788 que les dragons quittent la Lorraine pour venir s'installer à Laon, où leur entrée est fêtée par toute la population. L'événement est relaté par le rapport du commissaire des guerres au ministre. Voici quelques lignes de ce document :

Laon, le 24 mars 1788

« Je suis arrivé ici le 20. J'y ai vu arriver et prendre possession des casernes le 22 le régiment des dragons de la Reine.

Le duc de Guiche, qui en est Mestre de camp, commandant, était à la tête du défilé ».

(suivent les détails de la réception). Le commissaire conclut, d'un ton amusé :

« M. le duc de Guiche qui retourne demain à Paris vous demandera beaucoup de choses. C'est tout simple et vous vous y attendez. Il est d'un caractère doux et honnête. C'est une femme à laquelle il est difficile de résister... »

Mais le temps de cet aimable badinage allait bientôt finir. L'année suivante, c'est 1789 et la Révolution. Des bruits alarmistes se répandent dans les campagnes ; le peuple croit voir partout des bandes de brigands qui pillent les récoltes. Pour apaiser l'inquiétude des populations, des soldats sont envoyés pour protéger les moissons. En particulier, un détachement des dragons de la Reine vient cantonner à Villers-Cotterêts. Le cavalier Dumas, qui en fait partie, est accueilli et logé chez Claude Labouret, patron de l'hôtel de l'Écu de France et père d'une charmante jeune fille dans la fleur de ses vingt ans, prénommée Marie-Louise. Les deux jeunes se plaisent ; une idylle s'ébauche. Retardée par les événements et le désir du dragon de ne pas se marier avant d'avoir un premier grade, la noce n'eut lieu que le 28 novembre 1792.

De longues années passent pendant lesquelles le mari, devenu général par la suite, sera le plus souvent au combat. Capturé par les Napolitains, alliés des Autrichiens, il est emprisonné pendant vingt-cinq mois en Calabre. A sa libération, en 1801, il se retire à Villers-Cotterêts, et, le 24 juillet 1802, sa femme donne le jour à un gros garçon : le futur auteur des Trois Mousquetaires.